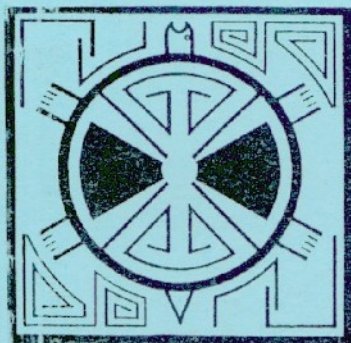


SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°11

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°11

Avril 1992

LA SORCIERE DE GOINGSNAKE

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Hélène Galibardy
Richard Lees
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

Le dessin de la couverture est inspiré de la tradition Hopi. Mon travail en est une interprétation. Il conserve une signification symbolique qui retrace l'histoire de la fondation de la revue. La tortue symbolise le continent américain, mais aussi le cercle de la pensée mythique. Les quatre pattes, les quatre points cardinaux, la tête, le ciel et la queue la terre. Le cercle inscrit dans le carré est une symbolique celtique, image de l'inter-relation entre le ciel (cercle) et la terre (carré). Les "U" et "M" imbriqués sont un dessin qui symbolise l'amitié. Les doubles spirales symbolisent le voyage, les déplacements, les migrations. Sur le dos de la tortue est placé le symbole du Clan du Papillon. D'après la Tradition nous sommes entré dans l'ère du Papillon ("notre" ère du Verseau), ère d'harmonie, de partage et d'échange. Manuel Van Thienen

N° 11
Avril 1992

LA SORCIERE DE GOINGSNAKE

p. 7 EDITORIAL

p. 9 NOUVELLE
La sorcière de Goingsnake
Robert J. Conley

POEMES

originaux et traductions

p.31 Blues d'Août Daniel David Moses
p.33 Les arbres parlent au poète Anita Endrezze
p.37 Angelina qui-se-cogne Marnie Walsh
p.39 Jicarilla en Août Ronald Rogers
p.41 Nous sommes les esprits R.A. Swanson
p.43 Nous attendons Robert J. Conley

p.49 BIO-BIBLIOGRAPHIE

p.53 INFORMATION

p.50 NOTES DE LECTURE

p.55 CATALOGUE DES PARUTIONS

ATTENTION: NOUVELLE ADRESSE!
1, place de l'église 13120 BIVER

EDITORIAL

le cinquième centenaire de la découverte de Christophe Colomb -et des bienfaits de la civilisation- par les Indiens bat son plein. Nous aurions pu choisir de faire un dossier de plus sur le sujet, ou contre. Nous préférons vous conseiller quelques bonnes lectures et poursuivre notre travail de fond.

La nouvelle de Robert J. Conley nous fait entrer de plain pied dans le monde Cherokee, le peuple pris comme exemple de réussite de l'avancée de la civilisation. Non pas celui d'avant la conquête mais celui des agriculteurs sédentarisés par les gouvernements coloniaux, Mais la tradition reste vivante, et les vieilles croyances tenaces chez ce peuple. Lisez...

«La Tortue» travaille. Elle traduit beaucoup, participe à la mise en place d'un spectacle, fait inviter des amérindiens, prépare de nouvelles publications dans le cadre de la revue et chez d'autres éditeurs. Soyez patients, les informations viendront à leur heure...

Que cette année 1992 permettent à tous les peuples d'être plus clairvoyants sur les faits historiques et qu'il apprennent à être prudent avec les vérités. Que cette année 1992 ouvre une ère d'échange et de partage, qu'enfin nous puissions découvrir l'autre et sa richesse.

Manuel Van Thienen

La sorcière de Goingsnake

Robert J. Conley

Bill Brown était ce que la plupart des Cherokees citadins de l'ouest de la Nation appelaient, dans les années 1890, un «conservateur». Il y avait aussi bien sûr, ceux qui vivaient dans les montagnes et qui pensaient différemment. Ils étaient les vrais conservateurs -ceux qui faisaient de leur mieux, en dépit des blancs et des cherokees «progressistes», pour vivre dans l'ancienne voie en accord avec les enseignements ancestraux de Keetoowah. Ces Cherokee auraient qualifié Bill Brown de progressiste, et ce n'aurait pas été un compliment. Les Cherokees citadins qui disaient que Bill Brown était un conservateur ne l'entendait pas plus comme un compliment que comme une insulte. C'était seulement la vérité comme il la voyait.

Bill Brown, le Cherokee conservateur, était un homme grand et fort qui travaillait dans une petite ferme de la région de Goingsnake au sein de la Nation cherokee, dans ce qu'on appelle maintenant

l'Oklahoma. La ferme où il travaillait n'était pas très éloignée d'une petite ville nommée Baptist ni du palais de justice de Goingsnake. Bill Brown n'était pas propriétaire de la ferme, parce que tous les Cherokees, officiellement citoyens cherokees, possédaient la terre en commun. Les Cherokees progressistes et les traditionalistes (ou conservateurs) étaient tous d'accord au moins sur ce point. Les conservateurs ne se percevaient pas, malgré tout, comme «citoyens» et c'était une autre raison pour que l'étiquette de «conservateur» que l'on collait à Bill Brown soit justifiée d'une certaine manière. Bill Brown s'occupait de sa ferme, votait aux élections Nationale Cherokee (une autre activité que les vrais conservateurs -les traditionalistes- ne pratiquaient pas), lisait les journaux, (*The Cherokee Phoenix*, écrit avec le syllabaire de Sequoyahl, envoya son fils à Tahlequah au Séminaire cherokee, et mettait son plus beau costume et sa plus belle cravate pour aller à l'église chaque dimanche -l'église Baptiste, bien sûr- où les offices se faisaient en langue cherokee.

Mais Bill Brown était un conservateur. Voilà ce qui faisait de lui un conservateur: même avec tous les travers de la «civilisation» qu'il avait contracté, ils s'accrochait encore pour certaines raisons aux vieilles croyances -aux superstitions, préféraient dire certains. On savait qu'il avait payer plus d'une fois pour obtenir les services de *didahnwisgi* - exorcistes, chamans, ou sorciers et autres. Il s'accrochait aussi fermement à la langue cherokee et refusait d'apprendre l'anglais -ou du moins refusait la plupart du temps de l'utiliser. Et il croyait toujours à la sorcellerie. Oui, la sorcellerie et les sorciers. *Tsgili*. Bill Brown avait très peur des *Tsgili*. Ses amis progressistes se moquaient régulièrement de sa peur, mais cela ne servait à rien. On ne pourrait pas le persuader que cela n'existait pas -que c'était tout au plus de la

superstition. Ni ses meilleurs amis, ni le grand chef de la Nation cherokee, ni, bien sûr, l'église Baptiste ne pouvait le convaincre que sa croyance n'était que mensonge et enfantillage. Bill Brown était un Cherokee conservateur.

Au bout de la route à une courte distance de la maison où vivaient Bill Brown et sa famille, vivait une vieille femme appelée Tewa, l'Ecureuil Volant. Tewa avait la réputation d'être une magicienne. Les gens lui confiaient leurs ennuis et souvent la payait pour qu'elle leur prépare une amulette ou soigne leurs maladies. Quelques uns parmi les plus progressistes des cherokees se moquaient de Tewa et de ses clients, bien que certains d'entre eux aillent la voir en cachette pour lui confier leurs problèmes. Bill Brown était persuadé que Tewa était une tsgili -une sorcière. Et il vivait constamment dans la peur à cause de la proximité de sa maison. Un matin de printemps alors que Bill était sur le point de passer la porte pour aller travailler dans ses champs, il leva la tête. Alors qu'il allait franchir le porche, il vit Tewa, descendant le chemin qui traversait sa ferme en direction du bois. Elle ne dit rien. Elle ne s'arrêta pas. Elle marchait seulement sur le chemin venant de chez elle et allant quelque part. Mais comme elle passait près de sa maison, et juste au moment où il leva la tête et la remarqua, Tewa lui jeta un regard qui le fit frissonner de la tête au pied. Elle passa. Il retint sa respiration, descendit du perron et passa derrière la maison. Environ une heure plus tard, Bill marchait derrière sa grande mule brune guidant la charrue quand le soc heurta une grosse roche. Bill fut projeté en avant, il pesa sur les poignées de la charrue et la droite craqua. Il fut précipité tête première dans la poussière.

«Nom de Dieu,» dit Bill Brown. (Parfois, quand il n'existait tout simplement pas de mot cherokee pour l'occasion, Bill employait quelques mots d'anglais.)

Il se remettait sur ses pieds et s'époussetait quand il entendit derrière lui, de l'agitation dans un bosquets. Il se leva et courut jusqu'à la lisière du bois. Il entendit un fort bruissement de feuilles presque à ses pieds, et son coeur bondit dans sa poitrine. Il regarda autour de lui et vit un écureuil grimper le long du tronc du gros chêne situé tout près de lui. Il atteignit une branche juste au-dessus de sa tête, à une hauteur où il pouvait encore le voir, puis s'arrêta. Sa queue balança rapidement six ou sept fois, puis, dans un mouvement presque imperceptible il fit le tour de la branche et le regarda droit dans les yeux. Des perles de sueur apparurent sur le front de Bill Brown alors qu'il était transpercé par le regard de l'écureuil.

«Tewa,» dit-il d'une voix presque inaudible.

Puis soudainement -peut-être s'était-il sauvé, les mouvements de l'écureuil étaient si rapides- l'écureuil sembla simplement disparaître. Bill resta planté là encore quelques secondes, puis il recula, trois, quatre pas, se retourna, et courut dans le champ vers sa charrue et sa mule. Il détela la mule, et laissant la charrue cassée dans le champ, conduisit la mule en hâte dans son enclos derrière la maison. Il entra chez lui et tira le verrou de la porte, son visage d'une grande pâleur ruisselait de sueur. Sa femme, Sarah, leva ses yeux de la table où elle était occupée à nettoyer des oignons sauvages. Elle vit qu'il était bouleversé.

«Wil,» dit Sarah, «Qu'est-ce qui ne va pas? Qu'est-ce qui s'est passé?»

«Tewa,» dit Bill. «Tewa est passé près d'ici ce matin.»

«Et alors?»

«Elle m'a regardé en passant, et elle m'a fait frissonner, mais je suis tout de même aller travailler.»

«C'est tout?» dit Sarah. Tu ne devrais pas te tracasser comme ça au sujet de Tewa. Elle n'est qu'une pauvre vieille femme.»

«non,» dit-il, «Ce n'est pas tout. Dans le champ ma charrue s'est cassée et je suis tombé. Et il y avait cet écureuil qui me regardait. C'était la tsgili.»

«Assieds-toi, Wil,» dit Sarah. «Laisse -moi te servir un café.»

«Où est An?»

«Elle est à l'école. Où peut-elle être un jour de classe?»

Sarah donna son café à Bill. Il en but une petite gorgée et, le trouvant trop chaud, en versa un peu dans la sous tasse et souffla dessus.

«Il va arriver quelque chose de mauvais,» dit-il, et il avala bruyamment le café de la sous tasse.

Puis il se leva et posa la tasse et la sous tasse sur la table. Il traversa la pièce et attrapa un pistolet posé au-dessus de la commode, puis une boîte de balles, et se mit à charger l'arme.

«Gado haduhne? Qu'est-ce que tu fais?» questionna Sarah.

«Je vais aller chercher An à l'école.»

Pourquoi? Pourquoi tu ferais ça?»

«Il va arriver quelque chose de mauvais. Il faut qu'elle soit là pour que je puisse veiller sur vous deux.»

Bill fourra le pistolet dans la ceinture de son pantalon et se rua dehors. Moins d'une heure plus tard il était de retour avec An, sa fille de neuf ans. Il frappa à la porte et cria à sa femme de le laisser entrer: il lui avait donné l'ordre de refermer le verrou derrière lui après son départ. Sarah lui ouvrit et Bill referma la porte à clé. Seulement après, il s'assit et prit une tasse de café chaud. Il se calma un peu; mais il conserva le lourd pistolet sur les genoux. Sarah et An finirent d'éplucher les oignons.

«Je vais sortir m'occuper de ma charrue,» dit Bill, en enfournant de nouveau le pistolet dans son pantalon. «Je dois la réparer cet après-midi si je veux pouvoir travailler demain. J'ai déjà perdu une journée. Le maïs ne peut pas attendre indéfiniment d'être planté -Tewa ou non. Vous deux, restez dans la maison. Je ne vais pas loin et je ne serai pas parti longtemps.»

A mi-chemin, Bill s'arrêta et se frotta les yeux. Non, pensa-t-il, c'est pas possible. La charrue était invisible. Il courut à l'endroit où il l'avait abandonnée il y a peu de temps, et là il trouva le morceau de poignée cassé, mais rien d'autre. Il ramassa le morceau et le regardait impuissant quand il entendit un froissement de feuilles dans le chêne. Il regarda, et là, installé sur la même branche, l'écureuil le dévisageait.

«Que tu sois maudit, » cria-t-il en anglais, et il sortit le pistolet de son pantalon et tira cinq fois. Le premier coup toucha l'écureuil en pleine face et lui arracha presque la moitié de la tête. Le deuxième l'atteignit dans le ventre et le projeta en arrière dans les airs. Les trois autres partirent dans la nature.

«Voilà une affaire réglée,» se dit Bill nerveusement, et, le pistolet dans une main, la poignée de la charrue dans l'autre, il rentra chez lui.

«Voilà une affaire réglée,» répéta-t-il.

Pourtant, Bill Brown dormit mal cette nuit là.

Le matin suivant, il se leva tôt. Bien qu'il ait tué l'écureuil, il n'était pas sûr du tout que ce fut le bon écureuil -que ce fut Tewa. Probablement, pensa-t-il, si cela avait été la tsgili, les balles ne l'auraient pas atteinte. Il ordonna à Sarah de ne pas envoyer An à l'école et de la garder à la maison un jour de plus, et lui recommanda de rester à l'intérieur et de garder la porte fermée à clé pendant son absence. Il attela la mule à son chariot et se dirigea vers Baptist, pour commander une nouvelle charrue au magasin. Au retour, il s'arrêta près de la ferme de son ami George Fox. Bill et George patrouillaient souvent ensemble pour le shérif de la région de Goingsnake quand il avait besoin de leur aide. George labourait.

«Et bien, Fermier Brown,» dit George, «t'es devenu subitement riche que t'es pas au travail?»

«Ma charrue s'est cassée hier, puis elle a disparue,» répondit Bill. J'ai du aller en ville pour en commander une nouvelle, mais je crains qu'il

ne soit trop tard pour labourer quand je la recevrai.»

«Quand j'aurai fini mon labourage,» dit George, «tu pourras prendre celle-là.»

«Wado,» dit Bill. «Merci.»

«Mais qu'est-ce que tu me chantes-là que ta charrue a disparue? On te l'a volée?»

«J'aimerais bien qu'elle ait été volée,» dit Bill. Je pense qu'elle a été enlevée par la tsgili.»

Et il raconta les événements qui lui faisait suspecter Tewa. Il ne parla pas, toutefois, de la mort de l'écureuil.

«Mon ami,» lui dit George quand Bill eut fini son récit, «Je crois que tu es trop superstitieux. Peut-être que Tewa est une tsgili Je n'en sais rien, mais franchement, j'en doute. Je sais que beaucoup de personnes croient en ses sortilèges, mais je pense qu'elle n'est qu'une vieille fine mouche de femme. Je pense que tu as été effrayé par une série de coïncidences -vraiment étranges, pour sûr- mais néanmoins des coïncidences, et à cause de ton caractère superstitieux tu as imaginé que Tewa en avait après toi. Ta charrue a été volé, va.»

Bill hocha la tête lentement.

«J'espère que tu as raison,» dit-il, «mais j'ai peur que non.»

«Quand j'aurai fini de labourer, j'apporterai cette charrue chez toi. T'inquiète pas pour Tewa. C'est dans ta tête tout ça. J'en suis sûr, allez.»

Trois nuits plus tard, Bill Brown fut réveillé de son sommeil par une remue-ménage terrible qui venait de derrière sa maison: Des bousculades, des reniflements et des couinements. Il sortit précipitamment de son lit, alluma la lampe à pétrole, attrapa son pistolet et sortit dans la nuit. Le tumulte venait du corral, et quand il eut fait le tour de la maison, il découvrit un gros cochon sauvage en train d'achever sa mule. La mule avait mené un combat courageux, mais elle n'avait aucune chance contre le dos tranchant du cochon. Sa gorge était ouverte, et elle n'avait même plus la force de se défendre. Bill tira dans le cuir épais du cochon. Celui-ci chercha à mordre dans son dos comme si quelque chose l'avait saisi. Bill tira de nouveau, en accourant sur le lieu du combat et en hurlant après le cochon. Quand la deuxième balle le toucha, et qu'il réalisa que Bill était là, le cochon abandonna sa proie et s'enfuit dans la nuit. Il était trop tard. La mule blessée avait son compte. Elle agonisait, et Bill sentait bien que ce n'était plus qu'une question de minutes avant que la pauvre bête ne meure. Il visa précautionneusement et d'une balle abrégée les souffrances de la mule.

Deux jours plus tard, George Fox se présenta à la ferme des Brown avec la charrue dans son chariot.

«Bill,» dit-il comme Bill apparaissait sur le pas de la porte pour voir qui venait. «Je t'ai amené la charrue.»

«Merci, mon ami,» répondit Bill, «mais c'est trop tard. Ma mule a été tuée. C'est trop tard pour semer le maïs.»

«Ah,» fit George, «Qu'elle histoire. Comment c'est arrivé?»

Bill lui raconta le cochon sauvage.

«Je suis désolé pour ta mule,» dit George, «et je sais qu'il est tard pour le maïs, mais ce n'est pas encore trop tard. Voilà une charrue. Sors ton maïs. Peut-être que ça ira encore.»

«Mais je n'ai pas de mule pour tirer la charrue.»

Je te laisserai mon cheval jusqu'à ce que tu aies fini tes labours. Je peux me débrouiller sans lui pendant quelques jours.»

«Tu es un véritable ami,» dit Bill, «mais je ne vais pas labourer. C'est trop tard. De plus, si tu laisses ton cheval ici, il peut lui arriver quelque chose. Alors tu n'aurais plus de cheval à cause de mes ennuis.»

«C'est absurde,» dit George. «Je vois que tu penses encore que c'est la vieille Tewa qui t'a fait tout ça. Tu as eu de la malchance, c'est tout. Écoute. Je vais rester pour t'aider à labourer ton champ. Ainsi, ce sera fait plus rapidement, et ton grain aura plus de chance de pousser.»

Finalement Bill se laissa persuader, et George et lui allèrent ensemble dans le champ pour faire le travail. Ils labourèrent tout le reste de la journée, et George ramena sa charrue et son cheval chez lui à la nuit et revint de bonne heure le lendemain matin. Les deux hommes travaillèrent ensemble toute cette journée aussi. Ils terminèrent les labours et semèrent le grain. Le cheval de George Fox fut attelé à nouveau au chariot laissé sur la route devant la maison de Bill.

«Wado, mon ami,» dit Bill. «Je n'aurais rien pu faire sans toi.»

«Tout ira bien, Bill. Tu verras.» lui répondit George.

A ce moment là, les deux hommes entendirent des pas trainants sur la route poussiéreuse. Quelqu'un approchait dans la courbe en direction de la maison de George et de la ville de Baptist. Ils attendirent en silence jusqu'à ce qu'ils puissent voir la silhouette qui s'avançait dans le virage. Quand elle fut à portée de vue, le coeur de Bill Brown s'arrêta un instant. George Fox, malgré lui, fut abasourdi brièvement, mais il reprit rapidement ses esprits.

«'siyo, Tewa,» dit George, d'une voix aussi charmante que possible.

La vieille femme hochait la tête et grommela quelque chose en s'approchant. Sans rien dire de plus, ni même regarder dans la direction des deux hommes, elle poursuivit son chemin lentement en passant devant la maison et continua sa route. George rentra chez lui, et Bill rentra chez lui très mal à l'aise.

C'est deux jours plus tard que la petite An tomba malade. Bill avait peur de laisser Sarah et An seules trop longtemps, alors il courut chez George Fox, qui accepta immédiatement d'aller chercher le docteur. Quand le docteur arriva, il examina l'enfant et lui administra quelques médicaments, mais il n'était guère optimiste. Il n'était pas sûr, dit-il, de voir ce qui n'allait pas. Il dit aux parents inquiets de continuer de lui donner les médicaments et dit qu'il reviendrait pour l'examiner, mais qu'il n'était pas optimiste. Deux jours passèrent, et l'état de la petite An empira. En désespoir de cause, Bill partit dans les montagnes chercher un vieux docteur indien. Le vieil homme revint à la maison avec Bill et examina An. Il chanta sur elle et lui donna une médecine préparée avec des plantes. Il sortit de la maison et traça un cercle de tabac autour de la maison tout en chantant. Il resta sur la route un certain temps, en fumant et en soufflant de la fumée vers le bas de la

route, toujours en chantant. Quand il eut fini, il dit à Billet à Sarah qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Sa médecine, il le craignait, ne serait pas très efficace. Un magicien avait jeté un sort sur la maison des Brown. Le magicien, quel qu'il soit, était très fort. Il avait fait tout ce qu'il pouvait. Trois jours plus tard, An mourut.

Bill et Sarah enterrèrent leur fille à côté d'un gros chêne, derrière la maison. Bill bâtit une charpente de bois, comme une petite maison, au-dessus de la tombe. Il construisit un toit sur la maison. Le prêcheur baptiste vint et offrit une prière pour l'âme de l'enfant. Quand tout fut fini et que les amis et parents furent partis, Bill ressortit son pistolet.

«Wil,» dit Sarah, «Qu'est-ce que tu fais?»

«Je vais aller tuer cette tsgili,» répondit-il. Je n'en supporterai pas plus venant d'elle. C'est elle qui est la cause de tout ça -ça et le reste. Maintenant je vais aller la tuer à coup sûr.»

Il prit le pistolet, vérifia qu'il était bien chargé, et quitta la maison. Il parcouru la distance qui le séparait de la cabane de Tewa en quelques minutes. Il marchait à couvert, à la lisière du bois, à quelques dizaines de mètres de la route tortueuse. Bill Brown avait terriblement peur, mais il était déterminé. Nerveusement, il vérifia encore son pistolet. Il pouvait voir une mince colonne de fumée monter de la cheminée de la cabane, là, devant lui. En tenant le pistolet dans la main droite, il se dressa de toute sa hauteur et se mit en marche vers la cabane. En marchant vers la façade, ses chaussures faisaient un bruit sourd, et les planches de la véranda craquaient bruyamment. Il hésita. C'est alors qu'il entendit la voix de la vieille femme haïe dans la cabane.

«Qui est là,» dit-elle d'une voix criarde.

«Tewa,» cria Bill. «Tsgili, ayuh Bill Brown.»

Il brandit le pistolet prêt à tirer, se ramassa et de toutes ses forces, frappa la porte du pied. Elles s'ouvrit en grand, en battant contre le mur. La vieille femme était occupée à cuisiner sur son feu. Elle leva les yeux, effrayée, juste à temps pour voir Bill lever son pistolet sur elle. Elle se mit à crier, et Bill Brown vida son arme sur elle.

La force des balles projeta Tewa loin du feu, contre le mur de la petite cabane. Elle gisait là, toute ratatinée et paraissait toute petite -trop petite, vraiment, pour les rivières de sang qui s'écoulaient des horribles blessures. Bill resta immobile, contemplant le corps quelques secondes, le regard vague. Finalement il donna deux grands coups de pieds dans le feu et, prenant le pistolet vide dans sa main gauche, saisit de sa main droite une branche de noyer enflammée. Il courut à travers la pièce enflammant tout ce qui pouvait flamber facilement -les rideaux ternes et sales, la nappe, les draps. Puis il hésita, entouré de flammes, et se dirigea vers le centre de la pièce. Il regarda encore une fois le corps de la vieille femme. Le feu commençait à crépiter. Bill lança la branche de noyer enflammé sur le corps et regarda jusqu'à ce que la jupe rapiécée s'enflamme, puis il se détourna et sortit de la cabane en courant. Il traversa la route et s'assit sous un arbre, où il resta pour regarder jusqu'à ce que la cabane eut brûlé jusqu'au sol.

L'après-midi du jour suivant, le shérif de Goingsnake se présenta à la maison des Brown et arrêta Bill Brown pour le meurtre de Tewa. Bill n'opposa aucune résistance. Il ne nia pas le meurtre. Il fit ses adieux à sa femme et se laissa

mettre en prison sans opposer de résistance. Bill passa un certain temps en prison en attendant son procès, et pendant tout ce temps, Sarah vint régulièrement lui rendre visite, mais quand arriva le jour du procès, elle n'était pas au Palais de Justice de Goingsnake. Bill la cherchait nerveusement. Il vit son ami, George Fox.

George, ma femme n'est pas là,» dit-il.

«Elle est malade aujourd'hui, Bill,» répondit George. «J'arrive juste de chez toi. Je suis désolé, mais je crois qu'elle sera bientôt remise. Ne t'inquiète pas. Je veillerai sur elle pour toi. En ce moment, ma femme est avec elle.»

Le procès fut bref. Bill admit avoir accompli le meurtre. Sa seule défense fut de dire que Tewa était une sorcière et qu'elle avait jeté un sort sur lui et sur sa maison. Elle avait commencé par casser sa charrue et la faire disparaître. Puis elle avait envoyé un cochon sauvage pour tuer sa mule, et finalement elle avait fait le pire -elle avait envoyé une maladie mystérieuse pour emporter sa seule fille. La cours refusa d'accepter les convictions inébranlables de Bill en la sorcellerie comme fondement justifiant l'homicide ou de voir dans le meurtre un acte d'auto-défense, aussi Bill fut-il reconnu coupable de meurtre et condamné à mort par pendaison. Une date fut fixée. Quand on accompagna Bill hors du Palais de Justice, George Fox posa sa main sur son épaule.

«Ne t'inquiète pas, Bill,» lui dit-il. «Tes amis ne abandonnerons pas. Nous allons aller voir le chef à Tahlequah. Peut-être que nous obtiendrons ta grâce. Nous lui expliquerons les circonstances. Je suis sûr que lorsqu'on lui aura montré que tu n'es pas un meurtrier, il comprendra et te graciera.»

«Ne t'embête pas avec tout ça,» répondit Bill. «Je sais que je suis perdu. Mais si tu veux aller à Tahlequah pour moi, va jusqu'à l'école et ramène mon fils. Je voudrais le voir une dernière fois avant de mourir, et quand je ne serai plus, sa mère aura besoin de lui à la maison.»

«Je le lui dirai, Bill, mais nous parlerons aussi au chef.»

Bill ne revit pas George avant qu'on ne vienne le chercher pour le pendre. Le shérif vint dans la cellule avec ses deux adjoints. Ils lui attachèrent les mains dans le dos, et le firent sortir pour l'emmener à l'arbre de pendaison - un gros chêne qui poussait derrière le Palais de Justice. Ils aidèrent Bill à monter sur le plateau d'un chariot garé sous l'arbre. La corde se balançait au-dessus du chariot. Bill se plaça en dessous du noeud coulant. Un adjoint monta s'asseoir sur le siège du cocher, un fouet à la main. L'autre adjoint monta dans le chariot à côté de Bill et le coiffa d'un sac noir. Puis il ajusta le noeud coulant autour du cou de Bill. Il ne s'inquiétait pas de mourir. La veille, Martha Fox, la femme de George, était venu lui rendre visite dans sa cellule. Elle lui apprit que sa Sarah était morte. Bill pensa qu'il n'avait plus aucune raison de vivre. Il aurait aimé voir son fils une dernière fois, sinon il était parfaitement satisfait de mourir. Il n'était pas du tout certain, particulièrement après avoir appris la mort de Sarah, que le meurtre de Tewa avait mis fin à la malédiction de la tsgili. C'était aussi bien qu'il meure. Il aurait aimé voir son fils une dernière fois, mais c'était peut-être mieux, pensa-t-il, qu'il ne soit pas venu. Peut-être que, comme il était loin dans son école lorsque la malédiction avait été jeté sur la famille Brown, celle-ci l'avait oublié, et avec la mort de Bill, sûrement qu'elle cesserait.

Le shérif lisait la sentence de mort et l'adjoint avait fini d'ajuster le noeud quand Bill entendit approcher un cheval au galop.

«Arrêtez. Arrêtez. Attendez,» criait quelqu'un.

Le cavalier arrêta son cheval quelque part très près et se mit à parler très vite. Bill reconnut la voix de George Fox.

«Attendez, chérif, j'ai obtenu la grâce de Bill.»

«Comment?» dit le shérif. «Une grâce?»

«Je suis venu le plus vite possible de tahlequah. J'avais très peur de ne pas arriver à temps.»

«Vous avez obtenu la grâce de Bill?»

«Oui, je l'ai là.»

«Comment avez-vous fait?»

«Et bien, shérif, vous savez, la politique. Le chef s'aperçoit qu'une bonne part des gens sont encore très attachés à nos vieilles traditions. Quoi qu'il en soit, c'est signé et légal.»

«mets ton pied sur ce frein,» dit le shérif.» et toi, décroche le prisonnier.»

Pour finir, on enleva le sac de sur la tête de Bill et on lui détacha les mains. Il descendit du chariot, et George se précipita pour l'embrasser.

«Bill,» dit George, «c'est fini maintenant. Tewa est morte et tu es libre.»

«Wado, George,» dit Bill, «mais où est mon garçon? Je suppose que tu es revenu si vite que tu n'as pas pu le ramener avec toi?»

Le visage de George se rembrunit.

«Bill,» dit-il, «je suis désolé. Tu as eu tant de malheur ces derniers temps. Il est mort, Bill. Tué à Talhequah par une balle perdue lors d'une fusillade. Il était juste au mauvais endroit.»

Pendant les deux années qui suivirent, Bill Brown vécut seul. Il continua de vivre dans sa vieille maison avec ses tristes souvenirs. Il continua de cultiver son champ. il ne quittait la ferme que pour aller à la ville ou pour rendre visite à des amis. En fait, si George Fox ne s'était pas fait un point d'honneur de venir lui rendre visite toutes les deux semaines, Bill aurait presque été un ermite. A la fin de la première année il recommença à fréquenter l'église Baptiste, mais même là il n'aurait pas cessé de suivre l'office pour bavarder avec ses vieux amis. Environ dix-huit mois s'écoulèrent avant qu'il accepta de nouveau de monter pour la patrouille spéciale de police quand il était demandé. Quand il sortit avec la patrouille spéciale pour la première fois, George était inquiet, mais Bill avait fait sa part de travail sans aucun problème. George commença à penser que peut-être, en fin de compte, Bill finirait par se remettre.

Bill avait quarante-deux ans la nuit ou la patrouille spéciale vint chez lui pour la dernière fois. Il venait de terminer son repas du soir. Le shérif alla jusqu'à la porte et frappa. Bill lui ouvrit, et il put voir les membres du détachement à cheval attendant sur la route.

«Alors on monte cette nuit?» demanda-t-il.

«Oui,» répondit le shérif. «Quatre hommes ont cambriolé le magasin sur la route de Tahlequah. On a repéré leurs traces venant par ici. Ils sont armés, et sont assez dangereux. Nous avons besoin de toi.»

«Bien sûr, j'arrive,» dit Bill, et il sortit son pistolet. La patrouille descendit la route, passa devant l'endroit où avait été la vieille cabane de Tewa, et Bill sentit son coeur battre. Il réprima une envie irrésistible d'arrêter son cheval et d'inspecter le lieu. Ils continuèrent leur route. Une heure plus tard, la patrouille rencontra un cavalier solitaire.

«Qui va là?» demanda Bill.

«C'est l'un d'entre nous,» dit George. «Nous l'avons envoyé en avant pour qu'il repère les hors-la-loi.»

Le shérif ordonna une halte, et le cavalier les rejoignit au trot.

«Shérif,» dit l'éclaireur, «Je les ai trouvés juste là devant. Il y a une vieille cabane sur l'autre versant de cette colline. Dans cette direction. Ils y sont. Il semble qu'ils se soient installés pour la nuit. Ils ont fait un feu et leurs chevaux sont dessellés.»

La patrouille se dirigea vers le sommet de la colline juste en dessous de la crête, et là, ils descendirent de cheval et le shérif les divisa en quatre petits groupes. Un groupe fut envoyé derrière la cabane au cas où quelqu'un essaierait de sortir par là. deux autres groupes allèrent sur les deux autres côtés de la cabane, et le quatrième resta en face. Dans ce dernier groupe, il y avait le shérif, George Fox et Bill Brown. Le groupe du shérif devait laisser le temps aux autres d'arriver

sur leur position, et alors ils délogeraient les hommes de la cabane. Quand chacun fut en place, le groupe qui était devant la cabane s'approcha en rampant. Le shérif, George et Bill se redressèrent silencieusement dans la galerie. Le shérif se tenait d'un côté de la porte, George Fox de l'autre. Bill se tenait bien en face de la porte mais quelques pas en retrait. Ils avaient tous les trois leur arme à la main.

«Eh, vous là-dedans,» cria le shérif en anglais parce qu'il ne pouvait pas savoir qui étaient ces hommes, «Vous là-dedans, sortez l'un après l'autre les mains en l'air.» Quelqu'un cria à l'intérieur, «La loi,» un autre «Bon dieu.»

Bill ouvrit la porte du pied. Il vit un homme tenter d'attraper un fusil, et il l'abattit d'une balle. Il entra et un deuxième hors-la-loi saisit un fusil de chasse et le vida en plein dans la poitrine de Bill. Bill sortit à reculons en titubant. Le shérif se précipita dans la maison et, se jetant sur le côté de la porte, tira dans les côtes de l'homme qui avait fait feu sur Bill. Le hors-la-loi tomba sur le plancher en hurlant. Un troisième homme essayait d'ouvrir la porte de derrière, mais au moment où elle céda, George Fox tira une balle qui s'écrasa dans la porte au-dessus de la tête de l'homme.

«Mains en l'air,» cria-t-il.

«Ne tirez pas. Ne tirez pas,» gémissait le hors-la-loi, les mains tendues au-dessus de la tête. Le quatrième homme était sous une table, dans un coin de la pièce, serrant ses genoux sous son menton. Dès qu'il vit qu'ils avaient les choses bien en main, George sortit de la pièce pour aller voir Bill dans la galerie. Le calme après le massacre était presque surnaturel. Quand George franchit le seuil, quelque

chose passa tout près, devant son visage. Il cria involontairement et recula, le coeur battant. Puis il regarda dans la direction prise par la chose. Il vit un écureuil courant comme un fou vers un chêne pas très éloigné.

«Tewa,» chuchota-t-il rudement et malgré lui.

Et Bill Brown rendit son dernier souffle.

Texte traduit de l'américain par Manuel Van Thienen

1 Sequoyah: The Cherokee Phoenix parut pour la première fois en 1821. Journal bilingue, il utilisait le syllabaire élaboré par Sequoyah, un Cherokee qui emprunta les lettres de l'alphabet anglais ou inventa des symboles simples pour chacune des syllabes de la langue cherokee. Les 86 caractères permirent au Cherokee d'apprendre à lire et à écrire. (cf la terre des peaux-rouges Philippe Jacquin Gallimard p85)



Daniel David Moses

August Blues

The sky, my shirt,
one chicory
flower--

the colour says
Lower your hopes.
No one

will fly as
high or be as
warm or be

so much in
bloom. For now
is the hour

the breakwater starts
making shards
again

of the lake. From
now almost for
ever

looking
out as the waves fall
like petals

will almost
be too hard for
hearts to take.

Daniel David Moses

Blues d'Août

Le ciel, ma chemise,
une fleur de
chicorée--

là couleur hausse
vos espoirs.
Personne

ne volera aussi
haut ou ne sera aussi
chaud ou ne sera

autant
épanoui. c'est l'heure
Maintenant

où l'estacade recommence
à briser

les eaux du lac. Dès
ce moment et presque pour
l'éternité

guetter
les vagues qui tombent
comme des pétales

il sera presque
trop rude pour les coeurs
de les recevoir.

Anita Endrezze

The trees address the poet

«Communication is not taken lightly among trees...trees being attacked by insects give off chemicals that trigger protection mechanisms in other trees.» Dr David Rhodes

Rowan:

Trees have voices without sound
yet are clamorous
as the crows that cleave the sky.
Listen to me: we grow in constant
circles, binding the earth's core into us.
You wear your branching bones inside,
sloughing cells into the wind.
Your voice has only one dimension
and yet when you cup my leaves
in your hands, our blood trembles together.
If I could conceive a woman, it would be you,
but my fruitfulness is a knot of orange-red
berries bursting at your feet like pagan hearts.

Willow:

I am a torn widow in a veil of aphids.
Light breathes through a scaffold of leaves.
The sun is weakened by a blaze of grasshoppers.
I will tell you about love: it is only
a matter of seed and taproot. Or water
fanning the tense air into forgiveness.
I dream of water. I was married to it once.
I carved this stream with my awkward teeth,
these roots that wing into red trees.

Les arbres parlent au poète

«La communication entre les arbres n'a pas encore livré tous ses secrets... les arbres attaqués par des insectes émettent des substances chimiques qui entraînent des mécanismes protecteurs chez les autres arbres.» Dr David Rhodes

Le sorbier:

Les arbres ont des voix silencieuses
pourtant elles vocifèrent
comme les corneilles qui fendent le ciel.
Écoutez-moi: nous poussons en cercle
toujours, nous attachant au cœur de la terre.
Vous portez vos branches-squelettes en vous,
vous dépouillant de vos cellules dans le vent.
Votre voix n'a qu'une dimension
et pourtant quand vous prenez mes feuilles
dans vos mains, nos sang vibrent à l'unisson.
Si je pouvais concevoir une femme, ce serai toi,
mais ma fécondité est une grappe de baies
rouge-orangé qui éclatent à vos pieds
comme des cœurs païens.

Le saule:

Je suis une veuve dans un voile de pucerons
La lumière respire
au travers d'un échafaudage de feuilles.
Le soleil est affaibli
par un flamboiement de sauterelles.
Je voudrais vous parler d'amour: ce n'est qu'une
question de graine et de racine. Ou d'eau fraîche
incitant la tension de l'air au pardon.
Je rêve d'eau. J'ai été mariée avec elle.
Je creuse cette rivière de mes dents maladroites,
mes racines qui flottent parmi les arbres rouges.

Yellow Pine answers:

Willow, the stream is shrieking away from you,
exposing roots, flushing mud
into the crevices of my bark.

Tent caterpillars festoon your long-eyed leaves,
weighting the air with their graceless dance.

I am scabrous from pine borers,
their snout-like heads burrowing deep
until I will be nothing but a husk of papery rind.
It is only right that I speak of death.

Rowan, pine flesh has been axed and squared,
enfolding dead humans like legends of tree-spirits.
But their voices are stilled,
while our elegies seed the meadows,
crumbling bones, choking the empty spaces
without praise or sacred wisdom.

Le pin à aiguilles courtes répond:
Saule, la rivière s'esclaffe loin de toi,
fait exploser les racines, fait jaillir la boue
dans les crevasses de mon écorce
Les cocons des chenilles festonnent
les grands yeux de tes feuilles,
lestant l'air de leur danse disgracieuse.
Je suis rugueux
à cause des insectes térébrants du pin
leurs têtes foreuses fouissent profondément
jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une pelure.
C'est à raison que je parle de mort.
Sorbier, la chair du pin a été débitée, équarrie,
enveloppant les humains morts
comme les légendes des arbres-esprits.
Mais leurs voix se sont tues
pendant que nos élégies ensemencent les prairies,
désagrègent les os, comblent les espaces vides
de prière ou de sagesse sacrée.

Marnie Walsh

Angelina Runs-Against
Pine Ridge, So. Dak.

I got wine
a whole bottle
and i just set here
in the weeds
by the depot
and drink my wine
its too early
for them soldiers
and their fuckin
dollars
so i drink my wine
and wave at the trains
but nobody ever waves back

i never got money enough
for a ticket home
only for wine

Angelina qui-se-cogne

J'ai bu du vin
une pleine bouteille
et je suis là, assise
dans les herbes folles
près de la caserne
et je bois mon vin
il est trop tôt
pour les soldats
et leurs putain
de dollars
alors je bois mon vin
et fais signe aux files d'attente
mais jamais personne ne répond

je n'ai jamais eu d'argent
pour rentrer chez moi
seulement pour le vin.

Ronald Rogers

Jicarilla in August

An elk's head, severed and mummified, hangs on the
wall above the chairs, the round tables.
His glass eyes watch the lake, the water-cut roads
with mud axle-deep.
He remembers meat and potatoes that swell the belly.
Food, sunset, then dawn.
The say begins.
The country opens. Grasses bend round cedar poles.
The stripped poles cross, thong and nail secured,
the shelters yawn vacant.
On metallic noises of coffee at daybreak,
the dog barks and puls his chain.
His neck bleeds.
Great rocks warm to the sunlight, and hold it.
Day begins with stories, told like trophies,
of feast, days and dance.

Ronald Rogers

Jicarilla en Août

Une tête d'élan, austère et momifiée, accrochée au
mur au-dessus des chaises, des tables rondes.
Ses yeux de verre regardent le lac, les routes inondées et leurs
profondes ornières boueuses
Il se souvient de la viande et des patates qui font gonfler le ventre.
Nourriture, crépuscule puis aurore.
Le jour se lève.
Le paysage apparaît. Les herbes s'inclinent autour du tronc des cèdres.
Troncs écorcés qui s'entrecroisent,
assujettis par des courroies et des clous,
les abris baillent inoccupés.
Au son métallique du café matinal, le chien aboie,
et tire sur sa chaîne.
Son cou saigne.
Les grands rochers se chauffent au soleil, le soutiennent
Le jour se lève avec des récits, contés tels des trophées, de jour
de fête et de danse.

R.A. Swanson

we are the warrior
spirits

we fought for our
lands at Wounded Knee
we fought for our holy
lands at Little Big Horn

we ran with your generals
through the fields of France
we raised the flag on Iwo
we died on Bataan and Corregidor

must we die in the cities of
New York and L.A.
Detroit and Seattle?

R.A. Swanson

Nous sommes les esprits
guerriers
nous combattîmes pour nos
terres à Wounded Knee
nous combattîmes pour nos terres
sacrées à Little Big Horn

Nous vîmes avec vos généraux
sur les terres de France
nous plantâmes le drapeau sur Iwo
nous mourûmes à Bataan et à Corregidor

Devons-nous mourir dans les villes de
New York et L.A.
Detroit et Seattle?

Robert J. Conley

We wait

1. White Blight

Crookneck Whiteblight, anthropologist,
Bermuda shorts & tennis shoes,
spectacles on nose,
in radiant pomposity rears back
in his chair, feet on desk.
Of course, the songs themselves have small
value for the serious scholar, though I, myself,
should probably acknowledge a certain
indebtedness to the savage for filling out
my biblio. But the real thrill is getting
the stuff they think in their childlike
simplicity is sacred. The successful anthro.
must be not only well-informed but clever.
And in the cleverness -ah, therein lies the
thrill. For instance, it's amazing what
the waving of a dollar bill can do; spirituality
goes up in smoke, so to speak, and
you've got yourself an article. I've had
not a few successes with the Amerinds.

2. The Earth

The earth is my mother
the grass is her hair
with your plows you are ripping her breast
I will not use a plow
nor will I cut the grass
nor herd and pen up my little brothers
the various animals
I cannot stop you
but will I not follow you.

Nous attendons

1. Le fléau Blanc

le fléau Blanc au cou tordu, anthropologue,
bermuda et tennis
lunettes sur le nez,
dans sa suffisance rayonnante, se cale
dans sa chaise, les pieds sur le bureau.
Bien sûr, les chants par eux-mêmes ont peu
de valeur pour l'étudiant sérieux,
quoique personnellement
je pourrai probablement reconnaître une certaine
dette envers le sauvage pour avoir étoffé
ma biblio. Mais ce qui fait vraiment frémir
c'est qu'ils pensent, dans leur simplicité infantile
qu'ils sont sacrés. L'anthro réussie ne doit pas
seulement être bien informée mais *intelligente*
et dans l'*intelligence* - ah, c'est en cela
que réside le frisson.
Par exemple, il est stupéfiant de voir
ce qu'une marée de dollars peut faire;
la spiritualité s'envole en fumée, pour ainsi dire,
et vous avez fait un bon article. Je n'ai jamais eu
beaucoup de succès auprès des amérindiens.

2. La Terre

La terre est ma mère
l'herbe ses cheveux
avec vos charrues, vous déchirez sa poitrine
je n'utiliserai pas de charrues
comme je ne couperai pas l'herbe
comme je ne parquerai pas en troupeau mes petits
frères
les animaux
je ne peux vous en empêcher
mais je ne vous suivrai pas. *

3. (to be sung to the tune of
«A Mighty Fortress is Our God»)
Is it not wonderful to think
What God has done for the man?
He's sent the white to save the red,
To take him by the hand,
To take his hand and lift him up
From darkness and from Sin,
To teach him how to work and pray
Speak English and drink gin,
To cut his hair a decent way,
Wear pants and shirts and shoes,
To eat his food with knife and fork
And gracefully to lose.

4. USA

the cities are overcrowded
with people who are going crazy
streams are polluted
a man cannot swim in them
nor drink from them
neither can he eat with safety
the fish that swim in them
the air is not fit to breathe
there is violence on campus
violence in the streets
the crime rate soars and
a senseless immoral war drags on
the government is corrupt
and does not even know it
and the English language is degenerating
on all fronts into Madison Avenue drive
we have maybe 30 yrs. (they say)

3. (à chanter sur l'air de
«Notre seigneur est une Puissante Forteresse»)
N'est-il pas merveilleux de penser
A tout ce que Dieu a fait pour l'homme?
Il envoya le blanc pour sauver le rouge,
Pour le prendre par la main,
Pour prendre sa main et le tirer
de l'obscurantisme et du Pêché,
Pour lui apprendre à travailler et à prier
Parler anglais et boire du gin,
Couper ses cheveux convenablement,
Porter pantalons, chemises et chaussures,
Manger avec couteau et fourchette
et perdre avec élégance.

4. U.S.A.
Les villes sont surpeuplées
de gens qui deviennent fous
les fleuves sont pollués
un homme ne peut y nager
ni y boire
ni manger en toute sécurité
le poisson qui y nage
l'air n'est pas bon à respirer
il y a de la violence sur le campus
de la violence dans les rues
la criminalité augmente et
une guerre immorale insensée s'éternise
le gouvernement est corrompu
et ne le sait même pas
la langue anglaise dégénère
sur tous les fronts dans les radotage de Madison
Avenue
Il nous reste trente ans à vivre (disent-ils)

5. the old prophecy

it came in various forms
from the Creek
& the Navajo
but the message is always clear
white men will come
(they did)
they will take the land
(they did)
they will nearly destroy the People
(they tried)
they will waste the land
(they have)
then they will go away
(we wait).

5. La vieille prophétie

Elle a cours sous des formes
variées chez les Creeks
et les Navajos
mais le message est toujours clair.

Des hommes blancs viendront
(Ils sont venus)
Ils prendront notre terre
(Ils l'ont prise)
Ils détruiront presque tout le peuple
(Ils essayèrent)
Ils dévasteront la terre
(Ils le font)
Puis ils s'en iront
(Nous attendons)

Textes traduits de l'américain par Manuel Van Thienen

BIBLIOGRAPHIE

Les livres mentionnés dans cette rubrique sont disponibles directement à :

The Greenfield Review : 2 Middle Grove Road. Greenfield Center N.Y. 12833 USA. Recommandez-vous de la revue ! Le catalogue est disponible contre 3 timbres à 2,50F au siège de la revue, 1, place de l'église 13120 BIVBR

On peut se les procurer à la Librairie Marripouey, 2 place de la Libération 64000 PAU (Ecrire à la librairie qui vous communiquera son catalogue).

The Witch of Golingsnake and other stories Robert J. Conley University of Oklahoma Press. ISBN 0 8061 2148 3

Revue Whetstone fall '88 Native Issue. The University of Lethbridge. 4401 University Drive.Lethbridge, AB. T1K 3M4

A Nation Within editor. Special Issue of Pacific Quarterly Moana Vol8 N°1. Outrigger Publishers, Hamilton, New Zealand.

The remembered Earth An anthology of contemporary Native American Literature. University of New Mexico Press. ISBN 0 8263 0568 7

BIOGRAPHIE

Robert J. Conley (1940-) Cherokee. Poète, romancier, nouvelliste. Directeur des études indiennes au Morningside College à Sioux City (Iowa). Né en Oklahoma. Auteur de deux recueils. Publié dans de nombreuses revues.

Anita Endrezze (1952-) Yaki/Européenne. Née à Longbeach, Californie. Poète, nouvelliste, peintre aquarelliste. 2 recueils. Un livre pour enfant publié au Danemark en 1986. Publiée dans de nombreuses revues. Elle est venue à Grenoble en 1990, invitée par le CREARC.

Daniel David Moses (1952-) Delaware. Né a Ohsweken sur la Grand River en Ontario, Canada. Deux recueils publiés. Il é"crit pour le théâtre et la TV, des nouvelles. Il anime une revue sur le thème de de Coyote.

Ronald Rogers (1948-) Cherokee/Allemand/Anglais. Né à Claremore, Oklahoma. Professeur. Il a publié plusieurs recueils. Présent dans de nombreuses revues et anthologies.

R.A. Swanson Chippewa. Poète né dans le Minnesota en 1946. Auteur de deux recueils. Il vit à Yakima dans l'état de Washington.

Marnie Walsh Sioux. Poète Publiée dans plusieurs anthologies et de nombreuses revues.

NOTES DE LECTURE

Une nouvelle collection naît. On y trouvera notamment des romans de James Welch, Leslie Silko, Craig Leslie. Editions Albin Michel, collection Terre Indienne. A suivre avec patience...

Les enfants d'Aataentsic Bruce G. Trigger Ed. Libre Expression. Un ouvrage remarquable sur l'histoire du peuple Huron. Bruce Trigger, créateur de l'ethnohistoire et ardent défenseur des amérindiens nous offre un ouvrage majeur qui fera que nous ne pourrons plus porter le même regard sur l'histoire des peuples sans écriture. S'appuyant à la fois sur des documents écrits par les colonisateurs et des témoignages oraux, il retrace une fantastique épopée, détruisant au passage quelques lieux communs, du peuple Huron-Wendat. Cette ouvrage se lit comme un roman. Les livres édités au Canada peuvent être trouvés chez ABBEY BOOKSHOP 29 rue de la parcheminerie à PARIS

A propos du film *Danse avec les loups*, Les Grignoux, association culturelle belge, ont réalisé un dossier pédagogique fort bien conçu sur l'Amérique du Nord et le film de Costner. Nous vous le conseillons pour toute activité scolaire ou associative qui aurait pour thème les amérindiens ou/et le western. Ecrire pour tout renseignement à: Les Grignoux 9 rue soeurs de Hasque 4000 LIEGE-BELGIQUE. Sommaire: Les indiens d'Amérique du nord: la situation des réserves aujourd'hui/ l'histoire de la colonisation/ les civilisations indiennes. Le western: l'évolution du genre/ les grands thèmes et les grandes figures. *Danse avec les loups* analyse du film de Kevin Costner

Revue *Liberté* n°196/197 Août Octobre 1991 «Liberté aux Indiens» Textes d'écrivains amérindiens du Québec *Liberté*: CP399, succ. Outremont Montréal, Qc H2V 4N3 CANADA. Le fait est assez exceptionnel pour qu'on en parle. Une revue québécoise ouvre ses pages aux écrivains amérindiens. Entre autres, es textes de : Charles Cocoo, Georges E. Sioui, Eléonore T. Sioui, le groupe Kashtin, ... Vous pouvez vous procurer cette revue ainsi que tous les livres édités au Canada chez ABBEY BOOKSHOP 29 rue de la parcheminerie à PARIS

Parmi les nombreux numéros spéciaux ou hors série de la presse, nous avons remarqué pour vous l'excellent dossier édité par «*Politis*»: Le jour où les Indiens ont découvert Christophe Colomb. Janvier 1992. Numéro Hors Série n°167H. Dans tous les kiosques. 30F.

Pour avoir l'esprit clair sur le cinquième centenaire , nous vous rappelons quelques ouvrages clés à (re)lire:

Le rêve mexicain J.M.G. Le Clézio Editions NRF/essais

La découverte de l'Amérique Christophe Colomb
introduction historique de Michel Lequenne T1
Journal de bord 1492-1493 T2 Relations de voyage
1493-1504 T3 Ecrits et documents 1492-1506
Maspero/Découverte

Très brève relation de la destruction des Indes
Bartolomé de Las Casas Maspero/Découverte

L'envers de la conquête Miguel Leon Portilla
Editions Fédérop

Histoire Générale des choses de la Nouvelle-
Espagne F Bernardino de Sahagùn François Maspero/La
Découverte n° 36

La conquête du Mexique Hernan Cortès
Maspero/Découverte

Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-
Espagne Bernal Diaz del Castillo Maspero/Découverte

Commentaires royaux sur le Pérou des Incas Inca
Garcilaso de la Vega Maspero/Découverte

...

On peut se procurer ces livres chez son libraire habituel, mais on peut aussi soutenir les librairies qui travaillent particulièrement avec les amérindiens :

Librairie La Gryphe rue Sébastien Gryphe à LYON

Galerie URUBAMBA Rue de la bûcherie à PARIS

Librairie MILLEPAGES 174 rue de Fontenoy 94300
VINCENNES

Librairie Marrimpouey, 2 place de la Libération
64000 PAU

INFORMATION

Georges E. SIOUI, Docteur en Histoire amérindienne sera présent à Grenoble au mois de Novembre, invité par de Collectif Grenoblois 1492-1992 (Boite 309, Maison des associations 2 rue Berthe de Boissieux, 38000 GRENOBLE) que vous pouvez contacter pour plus de précision sur les dates et le programme.

Publications de la revue
SUR LE DOS DE LA TORTUE
depuis sa création.

N°1
OCTOBRE 1989
RAPPORT A LA NATION :
REVENDEICATION DU TERRITOIRE
EUROPEEN

NOUVELLE :
Rapport à la Nation: Revendication
du territoire Européen Carter
Revard

POEMES : Originaux et traductions.
Paula Gunn Allen - Phil George -
William Oandasan - Lance Henson
- Duane Big Eagle - Norman
Russell - Robert J. Conley - Linda
Hogan

N°2 (EPUISE)
JANVIER 1990
LE CERCLE SACRE

ESSAI :
- Le Cercle Sacré : perspective
contemporaine sur la littérature
amérindienne. Paula Gunn Allen

POEMES : originaux et traductions
Steve Crow - Carol Lee Sanchez -
Wendy Rose - R.T. Smith - Tsiewei
Atsistahonra

N°3 (EPUISE)
AVRIL 1990
COYOTE

RECITS ET NOUVELLES: Coyote et
Araignée Ike Willard - Coyote et
Bison Aimée August - Coyote jongle
avec ses yeux Ike Willard - Peter
Blue Cloud: Coyote parle du mythe
de l'humanité - Les premiers
missiles ou n'oubliez jamais les
autres facettes de votre
personnalité - La punaise des bois

ILLUSTRATIONS: Olivier Ferra

POEMES : Originaux et traductions.
Peter Blue Cloud - Lance Henson -
Linda Hogan - Simon Ortiz - Lovel
Jaeger

N°4
JUILLET 1990
GUERRES ETRANGERES

NOUVELLE : Dragon Mountain Robert
L. Perea

POEMES : originaux et traductions
Steve Crow - Adrian C. Louis - Ray
A. Young Bear - Ralph Salisbury -
Jim Barnes - Lance Henson -
Elisabeth Woody - Jim Barnes

N°5

OCTOBRE 1990

LANCE HENSON

INTERVIEW:

Le tourbillon est un miroir: Une interview de Lance Henson réalisée par Jo Bruchac

POEMES : originaux et traductions
13 textes de Lance Henson

N°6

JANVIER 1991

TRICKSTERS

NOUVELLES :

Café Réserve ou les origines du café instantané Gerald Vizenor
Seuls les indiens certifiés peuvent jouer: Made in USA Jack Forbes

Le cardinal, la neige fraîche et un peu de bois de chauffage.
Carter Revard

POEMES : originaux et traductions
Wendy Rose - R.T. Smith - Joy Harjo
Alan Napier - George Kenny - Aaron Caar - Norman Russell - Laura Watchempino - Linda Hogan.

N°7

AVRIL 1991

LE COMTE ET LE SACRE

Spécial JO BRUCHAC

ARTICLE: L'art du conte et le sacré: à propos de l'utilisation des contes amérindiens Jo Bruchac

CONTES extraits de «the faithfull hunter» de Jo Bruchac
POEMES Originaux et traductions
8 textes de Jo Bruchac

N°8

JUILLET 1991

LES ANCIENS

NOUVELLE:

La tortue Jo Bruchac

POEMES: originaux et traductions
Gordon Henry - Cogisqi - Beth Brant - Simon Ortiz - Ron Rogers - Ray A. Young Bear - Yvon H. Couture - Oliver Loveday.

N°9
OCTOBRE 1991
JOY HARJO

INTERVIEW:
L'histoire de tous nos survivants:
Une interview de Joy Harjo
réalisée par Jo Bruchac

POEMES: originaux et traductions
12 textes de Joy Harjo

N°10
JANVIER 1992
BERDACHE

ESSAI:
Les biches étincelantes: Une étude
historique de l'homosexualité
amérindienne. Maurice Kenny

POEMES: originaux et traductions
Midnight Sun - Anne Waters - Beth
Brant - Maurice Kenny - Ben The
Dancer - Richard La Fortune.

N°11
AVRIL 1992
LA SORCIERE DE GOINGSNAKE

NOUVELLE:
La sorcière de Goingsnake. Robert
J. Conley

POEMES: originaux et traductions

Daniel David Moses - Anita
Endrezze - Marnie Walsh - Ronald
Rogers - R.A. Swanson - Robert J.
Conley

A PARAÎTRE sous réserve de
modification

N°12
JUILLET 1992
MYTHES DE LA CÔTE OUEST

CONTES: Femme-Araignée - L'enfant
paresseux -
Le chant de l'Orque. Recueillis
par Anne Cameron et illustrés par
Welle Olsen.

N°13
OCTOBRE 1992
GEORGES SIOUI

Extrait inédit de sa thèse de
doctorat en Histoire amérindienne:

POEMES

N°14
JANVIER 1993
N. SCOTT MOMADAY

ESSAI:
L'homme est fait de mots N. Scott
Momaday

POEMES
Extraits du recueil *The Way To
Rainy Mountain.*

N°15
AVRIL 1993
LINDA HOGAN

INTERVIEW: Prendre soin de la vie
Une interview de Linda Hogan par
Jo Bruchac

POEMES:
14 poèmes extraits de différents
recueils de Linda Hogan.

NOUVELLE ADRESSE: 1, PLACE DE L'EGLISE 13120 BIVER

La revue ne vit que par ses abonnés. Elle a besoin de votre soutien actif pour pouvoir continuer. N'hésitez pas à faire de nouveaux abonnements.

Adhésion (facultatif): 30FF

FRANCE ET C.E.E.	: 100FF
SOUTIEN (<i>bienvenu</i>)	: 150FF
ETRANGER (sauf C.E.E)	: 200FF
BIENFAITEUR	: 400FF
Vente au numéro (+ frais 10FF)	: 30FF

NOM :.....
Prénom :.....
Adresse :.....
.....

France : règlement par chèque ou virement au compte n°004095010200
Caisse d'Épargne Ecureuil B.P.3276. F69404 LYON CEDEX 03 France

Etranger : Mandat international à Sur le dos de la tortue 1, place de
l'église 13120 BIVER

Belgique : virement au compte n°063-1384486-40 c/o J.M. STASSART Crédit
Communal Ronheuville, 11. B5270 MARCHIN-Belgique.
à l'ordre de : SUR LE DOS DE LA TORTUE. 12, rue des rosiers 13120 BIVER

La revue est en dépôt-vente à la Librairie
Marrimpouey à PAU et à la Galerie Urubamba à
PARIS

prochain numéro : MYTHES DE LA COTE OUEST

CONTES: Femme-Araignée - L'enfant paresseux - Le
chant de l'Orque. Recueillis par Anne Cameron et
illustrés par Nelle Olsen.

N° hors série: FEMME DE L'ISLE
Eléonore Tecumseh SIOUI
recueil de poèmes

Tirage limité.

abonnés soutien (150F et plus): offert

abonnés (100F): 20F+7F de port

non-abonnés: 30F+7F de port

Envoyer votre règlement à l'ordre de Sur le Dos de la Tortue en
précisant n° Hors Série.

...Si la poésie d'Eléonore T. Sioui prie, dénonce, constate, se révolte,
elle n'est pas pour autant un regard nostalgique vers un passé révolu, mais
est résolument tournée vers un avenir où l'amérindien retrouvera la place
qui lui a été volée et qui n'en est pas moins restée celle qui est sienne
depuis des temps immémoriaux : celle de Gardien de la Terre-Mère...
(extrait de la préface)

N° 11
Avril 1992

LA SORCIERE DE GOINGSNAKE

EDITORIAL

NOUVELLE
La sorcière de Goingsnake
Robert J. Conley

POEMES
originaux et traductions

Blues d'Août Daniel David Moses
Les arbres parlent au poète Anita Endrezze
Angelina qui-se-cogne Marnie Walsh
Jicarilla en Août Ronald Rogers
Nous sommes les esprits R.A. Swanson
Nous attendons Robert J. Conley

BIO-BIBLIOGRAPHIE

INFORMATION

NOTES DE LECTURE

CATALOGUE DES PARUTIONS

30FF

ISSN: 1145-1181